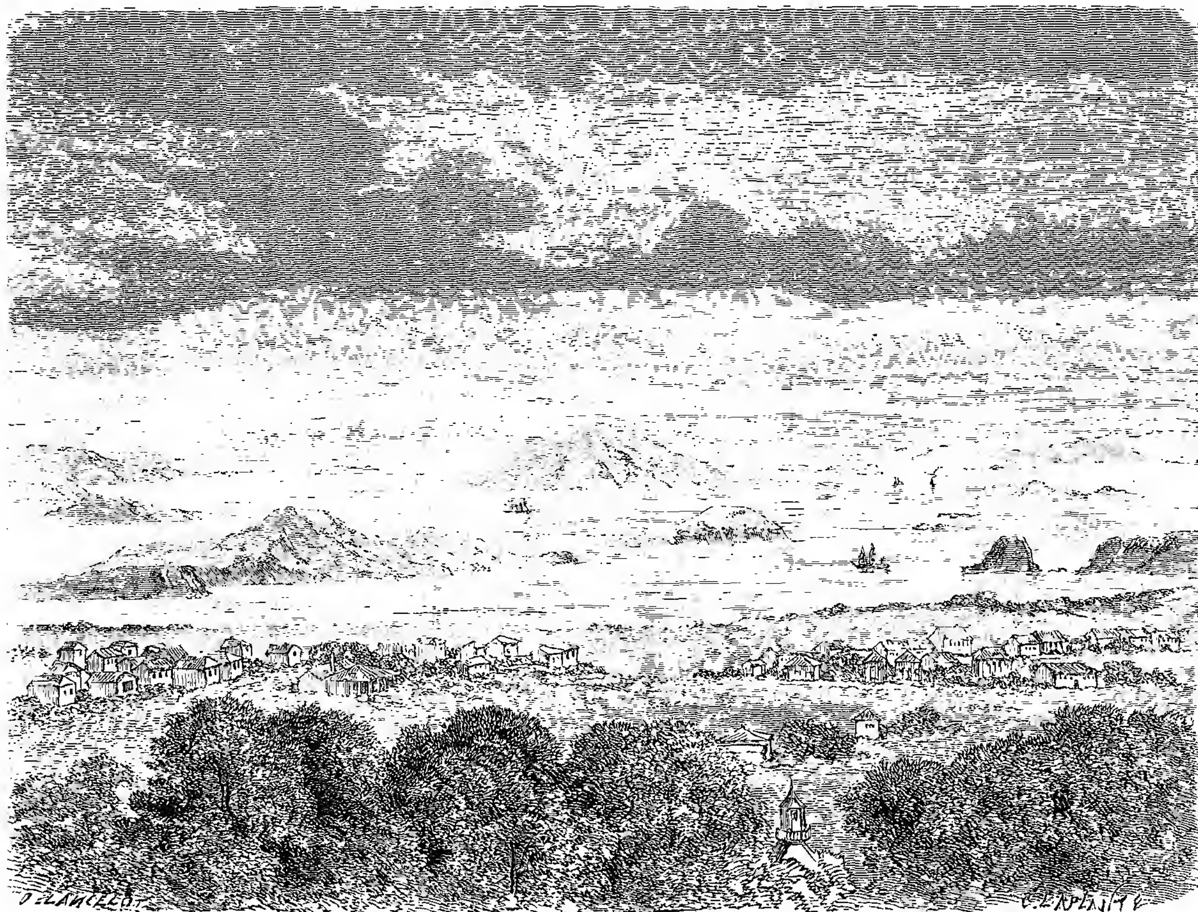


Le havre d'Auckland. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858-1860 — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

I

La Nouvelle-Zélande. — *La Novara* et le havre d'Auckland[1].

Lors du passage de la frégate autrichienne *la Novara*[2] à la Nouvelle-Zélande, où elle relâcha vers la fin de l'année 1858 pendant le cours de son voyage autour du monde, un membre de la commission scientifique que portait ce navire, M. Ferdinand de Hochstetter fut chargé par le gouvernement colonial d'une mission qui lui permit de séjourner neuf mois dans les îles néo-zélandaises. Avec l'autorisation du contre-amiral de Wüllerstorf, qui commandait l'expédition, il laissa la frégate poursuivre sa route vers l'Europe, et tout en s'acquittant des recherches zoologiques dont il était chargé, le savant professeur de l'Institut de Vienne se livra à une étude approfondie de la Nouvelle-Zélande sous le rapport géographique, physique, botanique, his-

1. Situé entre le trente-quatrième et le quarante-huitième parallèle sud, entre le cent soixante-quatrième et le cent soixante-seizième de longitude orientale, l'archipel de la Nouvelle-Zélande s'élève, dans l'océan Pacifique, aux antipodes mêmes d'un arc de cercle qui, surgissant du sein de l'Atlantique à une centaine de lieues droit à l'ouest de Brest, irait aboutir au Maroc dans les environs de Fez. Il consiste en deux îles principales, séparées par le détroit de Cook; au nord Ika-Na-Mawi ou *l'île du Poisson*, et au sud *Tawai-Ponamou* ou la terre du *Jade-Vert*, noms indigènes consacrés par les traditions mythiques des peuples polynésiens. Au sud de la grande île méridionale, l'île Stewart, qui n'en est qu'une annexe, compte cependant encore près de cinq cents kilomètres carrés de superficie, et reçoit en plein sur ses âpres promontoires les vents et les flots du pôle antarctique. F. DE L.

2. Voyez, sur le voyage de *la Novora* autour du monde, le t. I du *Tour du Monde*, p. 34 et 66.

torique, politique, descriptif et même littéraire. Il a publié récemment le résultat de ses travaux dans un magnifique volume édité à Stuttgart. C'est de cet ouvrage que nous avons tiré la plus grande partie de la relation qu'on va lire.

« .... Après un séjour de plusieurs semaines sur les côtes de l'Australie, la frégate *la Novara* quitta le port de Sydney le 7 décembre 1858, et se dirigea vers la Nouvelle-Zélande. Le 20 du même mois, nous nous trouvions devant l'entrée du golfe Hauraki, dont une des baies, situées au sud-ouest, forme le port d'Auckland. Les îles de la grande et de la petite Barrière, qui dans la langue des indigènes se nomment Ota et Houturu, se dressaient devant nous avec leurs pics d'environ deux mille pieds. La journée était magnifique, et nous nous avançâmes lentement le long de la côte orientale de la grande île.

« Longue d'environ vingt-cinq milles anglais, cette île se compose d'une chaîne de montagnes qui forment des côtes escarpées, aux sommets tantôt arrondis, tantôt en pics aigus. Le point le plus élevé, qui se trouve dans le milieu de l'île, et qui, du premier gouverneur de la Nouvelle-Zélande, a été appelé Mont-Hobson, a, d'après les indications des cartes, une élévation de deux mille trois cent trente pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Des roches dentelées d'une hauteur remarquable, appelées *les Aiguilles,* forment l'extrémité septentrionale de la chaîne qui se termine au sud par le rocher arrondi du cap Barrière. Si la côte occidentale de l'île possède de nombreuses baies, profondément découpées, pourvues d'excellents ancrages, sur les rives desquels, indigènes et Européens se sont établis, la côte orientale n'offre que des rocs nus et inhabités, où l'on ne trouve qu'une seule grande baie protégée par l'île *Aride,* rocher d'apparence inaccessible, complétement digne de son nom qu'il porte depuis le temps du capitaine Cook. Sur la côte septentrionale de la Grande Barrière, il y a des mines de cuivre assez productives, et les forêts de l'île doivent renfermer beaucoup de bétail sauvage.

« En avançant nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe d'îles et de presqu'îles dont le sol, parsemé de collines, était bas et onduleux, sans forêts, avec des côtes escarpées qui présentaient des lits de marne et de granit régulièrement disposés, et avec de petites baies sablonneuses sur lesquelles s'élevaient çà et là quelques huttes de bois. Devant nous, à l'endroit où nous apercevions les groupes épars de maisons qui forment Auckland, on distinguait un grand nombre de petites montagnes à cônes tronqués, dont, au premier coup d'œil, la forme trahissait la nature volcanique. Parmi elles, dominant toutes les autres, pareil au conducteur d'un troupeau de monstres marins, se dresse fièrement au milieu des vagues le mont Rangitoto, dont la hauteur atteint neuf cents pieds, et qui est comme la sentinelle avancée d'Auckland.

« Avec ses noires coulées de laves, la forme singulière de son sommet, cette île volcanique m'offrait un spectacle assez intéressant; mais, je l'avoue franchement, le premier aspect de la contrée d'Auckland ne répondit nullement à l'idée que je m'étais faite de la Nouvelle-Zélande.

« Est-ce là Auckland, me disais-je, la capitale tant vantée de la Grande-Bretagne de la mer du Sud? Où est la *Tamise* néo-zélandaise? Où sont les Geysers et les sources de vapeur brûlante? Où sont les cônes volcaniques dont j'ai lu la description, le Tongariro toujours fumant, le Ruapahu couvert de glaces et de neiges éternelles, le Taranaki qui monte dans les nuages; où sont enfin les Alpes de la Nouvelle-Zélande? Le tableau créé par mon imagination était tout différent de celui que j'avais sous les yeux.

« Les puissantes montagnes coniques me paraissaient réellement réduites aux proportions de petits cônes sans importance de cinq ou six cents pieds. Je savais que ces volcans monstrueux et les montagnes de neige de l'île méridionale ne sont pas des fables, mais que leur distance de cette côte les place hors de la portée de tout œil humain, et cependant je les cherchais du regard, et n'en découvrant aucune trace, j'éprouvais une vive déception.

« Après avoir fait publiquement cet aveu, je puis donner à mes amis d'Auckland, l'assurance qu'actuellement la Nouvelle-Zélande reste gravée en traits brillants dans mon souvenir; tout ce que j'avais attendu et imaginé d'abord a été dépassé de beaucoup, et s'il m'était donné une seconde fois dans ma vie de jouir de ce spectacle et de saluer encore une fois le Rangitoto, mon cœur tressaillirait d'une joie profonde.

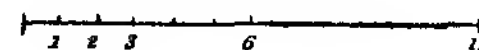
« Le départ de *la Novara* pour Tahiti fut fixé au 8 janvier. Je me rendis de très-bonne heure à bord; après beaucoup de jours orageux, c'était la première matinée paisible et sereine; la frégate avait appareillé et n'attendait que la brise et le retour du jusant. Vers huit heures, l'ordre de lever l'ancre fut donné; c'était pour moi l'heure de la séparation. Il m'était bien pénible d'abandonner un navire qui, depuis deux ans, était presque devenu ma patrie, et dont le sort avait été lié si étroitement au mien. La voix me manqua quand je voulus dire adieu au digne commodore et au brave commandant, quand je pressai la main de mes compagnons de voyage avec lesquels j'avais partagé la peine et la joie, et qui n'étaient pas moins émus que moi-même. Mais la musique se fit entendre, l'ancre remonta, les voiles se gonflèrent; je regagnai mon canot, et me dirigeai vers la terre.

« Avant que j'eusse atteint le rivage, *la Novara* avait déployé toutes ses voiles et, poussée par une légère brise, glissait lentement sur le miroir paisible des eaux. Je la regardai encore longtemps, bien longtemps, et lui souhaitai un bon voyage et un heureux retour dans la patrie. Le corps du navire avait déjà disparu derrière la côte septentrionale, et je n'apercevais plus que les mâts qui le dominaient. Pendant un moment, il reparut tout entier au-dessus de la partie basse des terres. Du rivage, plus d'un souhait fut adressé aux voyageurs par les amis qu'ils ne pouvaient plus apercevoir; mais le vent devint de plus en plus vif, et *la Novara* disparut à

CARTE
DE LA
NOUVELLE ZÉLANDE

Dressée par A. Vuillemin.

(1re feuille)



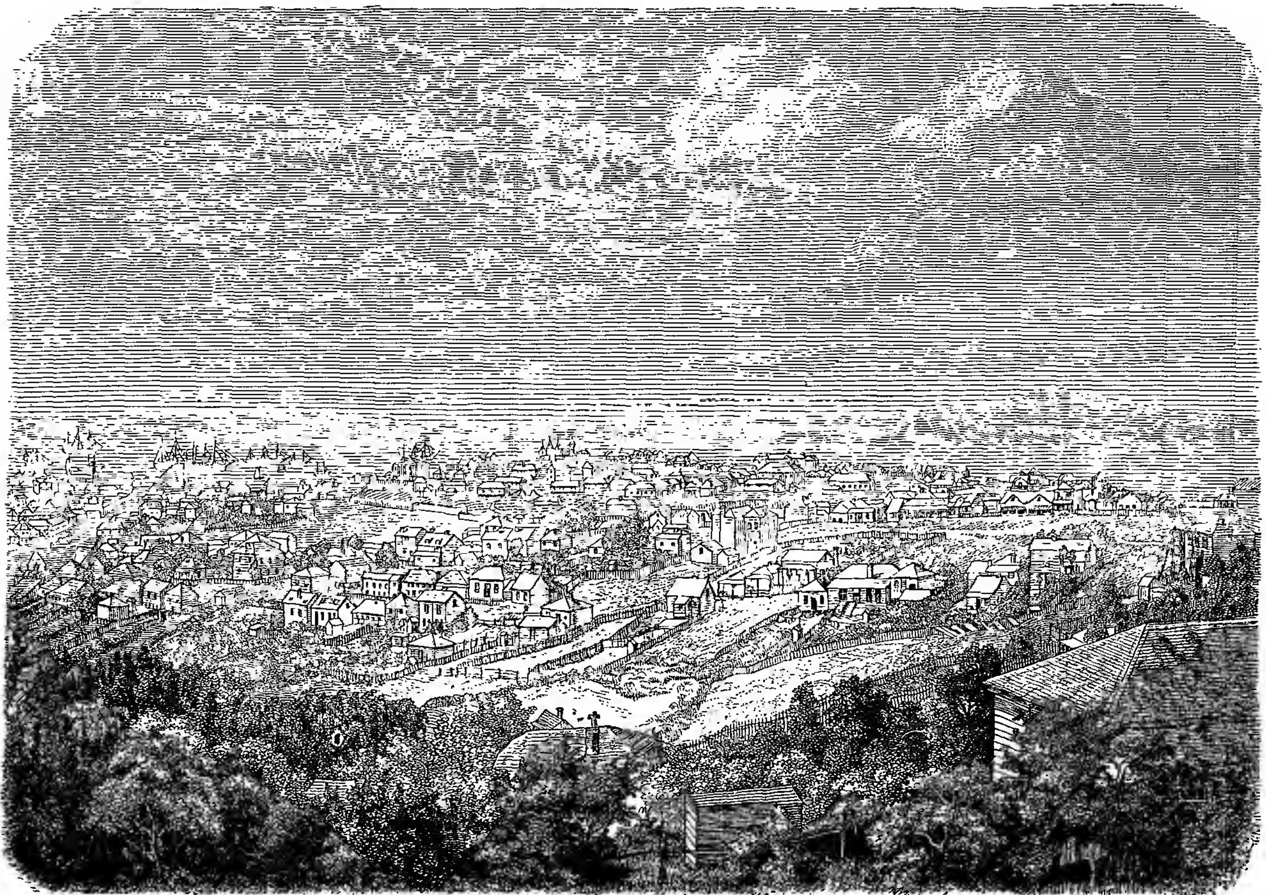
Gravé par Erhard, R. Duguay-Trouin, 12

l'horizon. C'est alors que je sentis pleinement le changement qui s'était fait dans ma situation. *La Novara* était une parcelle de la patrie : dans les pays lointains et étrangers, elle remplaçait mon foyer. Jusqu'alors, ma vie de voyage s'était écoulée au milieu d'amis, de visages connus; rien n'était changé dans nos habitudes, la langue que nous parlions était la langue maternelle; la scène seule variait sans cesse autour de nous; parmi des hommes d'une autre couleur, sur les côtes les plus lointaines, je ne me sentais pas éloigné de la patrie, tant que *la Novara* demeurait dans le port. Maintenant il me sembla que je commençais à voyager en pays étranger, parmi des hommes étrangers dans le véritable sens du mot. J'étais seul, ne pouvant plus compter que sur moi-même.

II

La cité d'Auckland, sa banlieue. — Ce que ses habitants appellent la campagne.

Après le départ de *la Novara*, j'allai occuper dans ce qu'on appelle l'Hohl de Clermont (Prince's street) une riante et spacieuse habitation, chez un hôte parfaitement aimable et bon, M. Winchy. J'avais pour cabinet de travail une vaste pièce, et, des fenêtres, je jouissais d'une vue magnifique sur une grande partie de la ville et du port, qui s'étendaient au-dessous de moi, le long de la côte occidentale jusqu'à la chaîne boisée de Titirangi.



Vue de la ville d'Auckland. — D'après M. F. de Hochstetter.

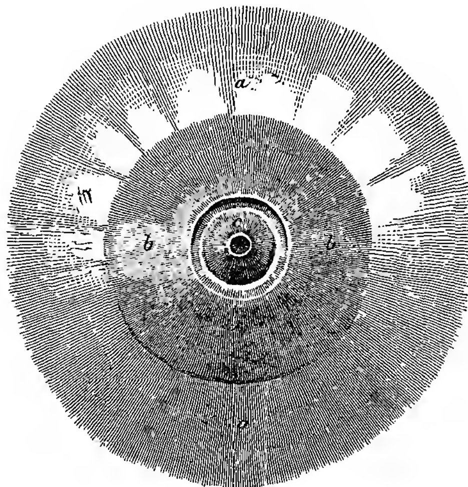
Resté seul, sans mes collègues de *la Novara*, dont la spécialité avait été la géologie et la botanique, je crus devoir profiter des occasions qui s'offriraient pendant mes voyages pour ajouter à leurs collections commencées les produits de la Nouvelle-Zélande, et je pris aussitôt les dispositions convenables pour arriver à ce résultat. Je fis insérer en même temps dans les feuilles publiques un avis par lequel je sollicitais l'envoi d'objets d'histoire naturelle de toutes sortes. En cela, je me proposais un double but, j'espérais d'abord obtenir par ce moyen des indications sur la nature des contrées que la brièveté de mon séjour ne me permettrait pas de visiter; puis, j'avais l'intention de poser de cette manière la base d'un muséum pour la ville d'Auckland. Je fus si bien secondé dans mon projet par la complaisance des colons, et mes collections finirent par prendre un tel développement que mon habitation devint insuffisante à les contenir. Avec le plus gracieux empressement, le gouverneur mit à ma disposition un petit bâtiment voisin de ma demeure qui devint dès lors mon muséum, ou, comme je le disais en plaisantant, *mon établissement royal zoologique*. A l'époque où je partis pour revenir en Europe, il était ouvert en tout temps au public, et j'y recevais presque continuellement un grand nombre d'aimables visiteurs curieux de connaître mes découvertes les plus intéressantes.

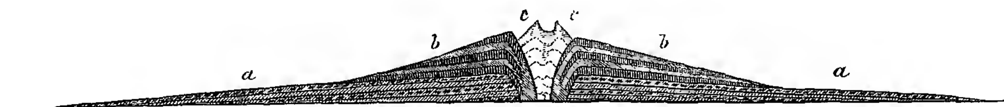
L'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande se compose de deux parties de dimensions fort inégales et qui sont unies entre elles par un isthme très-étroit, situé sur le 37° de latitude méridionale. Du côté oriental de l'île, la mer pénètre par le golfe Hauraki dans des baies profondément creusées, et l'une de ces nombreuses échancrures s'avance au nord vers la rivière Waitemata. L'isthme n'a guère en moyenne que cinq à six milles anglais de large et il se rétrécit en deux endroits où des criques profondes formées par le Waitemata dans la direction du sud, ne lui laissent plus qu'un mille anglais de largeur. Ce sont ces deux points qu'à une époque reculée les indigènes utilisaient déjà pour faire franchir l'isthme à leurs canots en les transportant d'une rive à l'autre, et c'est là aussi que les colons ont conçu l'idée de creuser un canal pour mettre en communication les deux ports opposés. Si, d'un côté, la rivière Waitemata forme sur la côte orientale le meilleur port du littoral, de l'autre, le bassin du Manukau sur la côte occidentale présente incontestablement un excellent port, le seul où les grands navires puissent aborder sans danger. Le capitaine Hobson, dont le coup d'œil est si pénétrant, a droit sans aucun doute à une grande reconnaissance pour avoir, en 1840, signalé au gouvernement anglais ce point qui relie entre elles les deux moitiés de l'île septentrionale comme le lieu le plus favorable pour le siége du gouvernement et la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Outre les avantages d'une communication facile et sûre par mer dans toutes les directions, Auckland se relie encore à un grand nombre de points de l'île septentrionale par des fleuves fort importants, parmi lesquels nous citerons dans le nord le Wairoa, qui traverse de magnifiques forêts de Kauris, et le Waiho, ou Tamise néo-zélandaise, qui s'étend au loin dans la direction du sud-est.

Tels sont les avantages naturels, d'une valeur inappréciable, dont jouit la capitale de la Nouvelle-Zélande, à laquelle sa situation a valu le nom de Corinthe du sud, et qui, dans sa prospérité rapide, allonge chaque jour ses rangées de maisons. En 1860, cette ville comptait environ 10 000 habitants, et le nombre de ceux qui sont disséminés dans le district est à peu près égal. On reconnaît l'extrême jeunesse de la ville au grand nombre de ses constructions en bois, mais d'année en année s'élèvent de grands bâtiments en basaltes poreux, extraits des cônes volcaniques environnants, et de jolies maisons en brique qui attestent le progrès du goût architectural. La circonférence de la ville est déjà très-vaste; en comprenant le faubourg Parnell, on peut compter un mille et demi de diamètre de l'est à l'ouest, et du nord au sud, un mille. La colline comprise entre la

Cône volcanique près d'Auckland.





a Cône de tuf. — *b* Cône de lave. — *cc* Cendres et scories (voy. p. 282).

Mechanic's Bay à l'est, et la *Commercial Bay* à l'ouest, et qui descend à pic vers le port, du côté de la pointe Britomart, forme le centre de la ville. Sur cette colline centrale, et tout près du port, se trouve le fort Britomart, puis l'église métropolitaine de Saint-Paul, les rangées de maisons de Prince's street, la maison du gouverneur, la caserne, et enfin le moulin à vent. A l'orient, autour de *Mechanic's Bay* s'étendent les quartiers habités par les autorités civiles et militaires, les ecclésiastiques et les missionnaires; à l'ouest de la *Commercial Bay* se trouve la ville marchande. La situation d'Auckland, avec ses collines s'avançant dans la mer, et les anses comprises entre elles, fait penser à Sydney et aux profondes découpures de sa vaste baie. Comme le port d'Auckland a très-peu de profondeur du côté de la ville, on a dû construire, sur les points de débarquement, des jetées ou *piers* s'avançant assez loin dans la mer : le *Commercial pier*, long entre autres d'un quart de mille, est véritablement l'un des ouvrages les plus remarquables des colonies océaniennes, et son utilité est incalculable pour le commerce maritime d'Auckland. Sur la même ligne que cette jetée se trouve *Queen's street*, le centre des affaires de la jeune capitale. Sous le rapport des relations, pour quiconque n'est pas habitué à la vie des grandes villes la société d'Auckland laisse peu à désirer. Auckland est déjà pourvu d'une foule d'établissements par lesquels on peut juger du développement auquel elle est appelée. Un jardin botanique et un muséum d'histoire naturelle existent déjà, et tout récemment, à côté d'un grand nombre d'associations et d'autres établissements créés dans un but d'utilité générale, a été fondée une société des sciences, la *New-Zealand royal society*. La ville possède actuellement douze églises ou lieux consacrés à la prière, dont la plupart appartiennent au culte réformé, dix écoles, une chambre de commerce,

trois banques, six feuilles publiques, une société d'acclimatation, une société d'agriculture, plusieurs hôpitaux et établissements de bienfaisance.

D'Auckland, deux voies principales se dirigent l'une vers le nord, et l'autre vers le sud : la *Great south road*, déjà praticable sur une longueur de trente milles jusqu'à *Mangatawhiri* sur le *Waikato:* et la *Great north road*, qui doit conduire par terre jusqu'à la *baie des îles*. Une troisième route macadamisée se dirige à travers l'isthme, à la petite ville d'Onchunga située à une distance de six milles sur les bords du port Manukau.

Onchunga était dans l'origine une colonie d'officiers et de fonctionnaires retraités, qui recevaient du gouvernement une petite habitation et une acre de terrain. Elle s'est déjà élevée au rang de ville ; servant de principale place de commerce aux indigènes, elle gagne de plus en plus en importance, et grâce à son heureux site ainsi qu'à la beauté de ses environs, elle est devenue le séjour favori d'un grand nombre de négociants qui ont à Auckland le siége de leurs affaires, et demeurent à Onchunga ou dans le voisinage. Le long de la route, entre les deux villes, on aperçoit un grand nombre de fermes et de métairies. Le sol n'appartient pas cependant aux fermiers seuls, il y a aussi des fonctionnaires, des marchands, des officiers qui placent leurs économies en achats de terrain. De jolies maisons de campagne, avec de charmants jardins, sont répandues sur l'isthme, tandis qu'aux carrefours des routes se trouvent des localités telles que *New-Market, Mount Sant-John village*, Epsom, Panmure, et plus loin, Otahulu et Howik. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec le temps les terrains soient devenus fort chers à Auckland.

Nous comprenons la joie qu'éprouve l'habitant de nos villes peuplées à l'excès quand, fatigué d'une fumée, d'une poussière et d'un tumulte éternels, il se voit en pleine campagne, sous le beau ciel de Dieu. Lorsqu'il a pu dérober aux affaires quelques jours, sa poitrine, longtemps comprimée dans l'étroite étude, respire alors à pleins poumons, et il parcourt la campagne seul, ou en famille, avec d'autant plus de bonheur que bientôt l'hiver revient avec son manteau de glace et de neige, et le retient prisonnier pendant de longs mois. Mais à Auckland, où l'on peut dire que la ville ellemême est dans la campagne, où la douceur du climat, sauf quelques jours de pluie, ne prive jamais l'heureux habitant de jouir d'un beau jardin attenant à sa maison, et où, libre des entraves de nos hautes et tristes murailles, l'air pur et plein de lumière pénètre dans chaque rue, quand on entend parler d'un goût passionné pour la vie de campagne, il est difficile de ne pas sourire.

Depuis longtemps je me proposais, avec Julius Haast, un compatriote fixé dans le pays [1], de visiter sur la côte nord du port de Waitemata, ou, comme on dit, le *North-Shore*, un cône volcanique, ainsi qu'un lac remarquable situé dans un ancien cratère, et dont on nous avait beaucoup parlé. Mais un de nos amis qui désirait nous accompagner, nous pria de retarder cette excursion. Comme c'était un cicerone distingué et un agréable compagnon, nous attendîmes deux jours de plus. Nous n'en fûmes pas moins étonnés quand il nous apprit que sa femme et son fils nous accompagneraient pour jouir avec nous du plaisir de la campagne. Dans ce but, il prit avec lui deux tentes pour camper en plein air et mieux savourer le bonheur d'un séjour au milieu des champs. Nous trouvâmes plaisant d'entendre parler ainsi un homme, dont nous avions souvent admiré l'habitation comme l'idéal d'une maison de campagne.

Que l'on se figure, sur l'une des nombreuses petites baies qui découpent la côte près d'Auckland, une jolie résidence tapissée de fleurs de la passion, de chèvrefeuille et de bignonias. En avant de la maison, une verandah couverte de magnifiques fuchsias, dont les ravissantes clochettes étalent leur pourpre sur le toit et les murailles; tout autour un grand jardin, à l'extrémité duquel se joue la mer d'un bleu profond. Des bateaux et des voiles de toutes sortes animent la surface des eaux, dont une partie appartient au port de Waitemata, si riche en baies pittoresques. De ce côté on aperçoit la côte nord et ses petits cônes volcaniques que domine le cône régulier du Rangitoto, avec ses pointes perçant l'azur du ciel ; c'est, en un mot, un paysage d'un tel attrait, que jamais nous ne pouvions nous lasser de l'admirer. Voilà le cadre de la demeure poétique de notre ami, et le beau jardin qui en dépend est le type le plus parfait des jardins de la Nouvelle-Zélande ; c'est un coin de terre sur lequel on doit se sentir heureux de vivre. La propriété est enclose de haies hautes de six à huit pieds, formées de roses de tous les mois, de fuchsias, de géraniums dont les feuilles et les fleurs forment un riche tissu aux couleurs variées. Le climat humide de la Nouvelle-Zélande conserve à cette plantureuse végétation, même au cœur de l'été, toute sa fraîcheur. Et dans le jardin, quelle diversité d'arbres, d'arbustes et de plantes ! Toutes les productions de la zone tempérée réussissent ici, et près d'elles on voit une foule de végétaux dont l'aspect rappelle des contrées qu'échauffe un soleil plus ardent. Le chêne allemand aux branches noueuses s'élève à côté de l'élégant pin de Norfolk (*araucaria*) ; le gommier bleu d'Australie (*eucalyptus*), à côté du saule pleureur et de l'acacia. Au milieu de groupes d'orangers et de citronniers, on distingue le

1. Un singulier jeu de la destinée l'avait amené sur les côtes de la Nouvelle-Zélande avec un navire d'émigrants, le jour même précisément où arrivait *la Novara*. Il voulait étudier le pays et ses habitants principalement dans le but de savoir à quel point la Nouvelle-Zélande serait propre à une immigration allemande. Nous ne tardâmes pas à nous rencontrer et à nous lier d'une étroite amitié. Il embrassa mes projets et mes espérances avec une ardeur juvénile. Son attachement à toute épreuve et sa bonne humeur inaltérable ne me manquèrent jamais, et son concours ne cessa de m'être des plus utiles jusqu'au moment où je partis de Nelson. Il est resté dans le pays, et à la suite de ses explorations entreprises avec une persévérance admirable dans les montagnes du sud, il a été nommé géologue du gouvernement dans la province de Canterbury.

bananier de l'Inde, le palmier-dattier de l'Afrique du Nord, le bois-trompette avec ses grandes fleurs, le grenadier, le myrte et le figuier. Des jasmins, des bignonias et des roses, des héliotropes, des coronilles, des camélias couvrent les plates-bandes d'un gracieux manteau de fleurs et de verdure, tandis que, sur le vert gazon, l'agave de l'Amérique du sud étend ses orgueilleuses fleurs au milieu d'un vigoureux feuillage. On s'égare avec délices parmi ces merveilles de couleurs, d'ombres et de parfums. Mais, pour notre ami comme pour tous ses concitoyens, tout cela n'était pas la campagne, et, montant dans un canot conduit par deux *Maoris*, nous nous rendîmes à la côte nord, qui est à une heure de distance.

Nous débarquâmes sur une rive basse, parsemée de coquillages, et les Maoris eurent bientôt dressé les deux tentes sous lesquelles nous nous établîmes comme chez nous. La plus grande, destinée à notre hôte et à sa famille, servait en même temps de salle à manger commune; la seconde nous était réservée pour y passer la nuit. Les tentes étaient si près du rivage, qu'au moment du flux les vagues arrivaient presque jusqu'à elles. C'était une journée sereine, dont un vent du sud-ouest adoucissait agréablement la chaleur.

La localité sur laquelle nous nous trouvions, promet sans doute d'être un lieu de plaisance pour les habitants d'Auckland, mais jusqu'à présent elle n'a guère l'aspect d'une résidence d'été fashionable. Cependant, comme je l'appris, le gouverneur lui-même ne dédaigne pas de passer ici chaque année, avec sa famille, quelques semaines pendant le cœur de l'été, et, comme nous, il campe sous une tente. En dehors des petites huttes de bois de quelques colons et de la maison du pilote, il n'y avait aucun abri sur le North-Shore. Mais aux yeux de beaucoup d'habitants d'Auckland, c'est une diversion agréable que d'échanger, pendant un court espace de temps, le confortable d'une maison pour la vie simple et rude de la tente.

En suivant la côte, nous arrivâmes à un échafaudage long d'environ trente pieds. Nos nerfs olfactifs nous en firent connaître, à une distance considérable, la destination. Une longue file de requins et de poissons de diverses sortes était suspendue à cette construction pour sécher, à l'aide du vent qui les agitait dans tous les sens, promettant ainsi pour l'hiver, aux indigènes, des mets délicats et d'un « haut goût. » Des porcs et des chiens s'agitaient à l'entour, et à peu de distance se trouvaient quelques huttes maories.

Les vieillards, assis devant la porte, nous adressèrent leur amical *Tenakoe* (te voilà), tandis que, demi-nus, les enfants aux yeux noirs regardaient avec étonnement et ne paraissaient pas comprendre ce que voulaient ces deux hommes, un marteau à la main. Les cultures voisines des huttes se composaient de pommes de terre, de choux et autres légumes. Entretenues avec assez de soin, elles étaient entourées d'un mur de quatre pieds formé de grands blocs de lave superposés, et sur lequel de jolies plantes grimpantes entrelaçaient leur épais et frais feuillage.

Après avoir examiné le cratère de Takapuna, qui était le but de notre excursion, nous vîmes, en retournant à nos tentes, un feu clair qui brûlait derrière une hutte construite en blocs de lave. Une bouilloire à thé était suspendue au-dessus des flammes, et nos maoris étaient occupés à ramasser des huîtres qui se trouvaient en abondance sur les rocs du rivage. Dans la tente, en ménagère attentive, la femme de notre ami avait préparé un excellent dîner auquel nous apportions le meilleur appétit. C'est en vain cependant que je m'attendais à y trouver aussi des huîtres; comme j'ai un faible tout particulier pour ces mollusques, je me dirigeai vers les indigènes pour voir de quoi il s'agissait. Je les trouvai frappant avec une pierre sur les huîtres qu'ils avaient fait griller et dont ils savouraient ensuite le contenu. Trois grandes pierres, chargées des plus belles huîtres, étaient encore sur les charbons; les indigènes, me les indiquant du doigt, me dirent : *Kapai* (très-bon), et ils les poussèrent devant moi quand les coquillages eurent subi le degré de cuisson convenable. Naturellement, je ne me fis pas beaucoup prier; les huîtres ainsi rôties sur des charbons ne sont pas en effet un mets à dédaigner. Les écailles se laissaient facilement détacher, et les chairs, cuites dans leur jus, avaient un goût excellent. Quand j'eus débarrassé de la manière la plus consciencieuse la pierre qui me servait d'assiette, je dis à mon tour *kapai*, et j'allai retrouver la pâtisserie de notre aimable hôtesse qui ne put réprimer un malin sourire en apprenant mes pérégrinations gastronomiques.

Quand la table fut enlevée, nous nous mîmes en route pour gravir la *colline du Pavillon* ou *mont Victoria*. C'est le point le plus élevé du North-Shore. Dans les temps primitifs, le sommet du mont portait un *pah* de guerre, et des fortifications de ce pah s'échelonnent sur la pente des terrasses de dix à quinze pieds; sur le côté nord de la colline, se trouve un fossé de vingt pieds de large et d'une égale profondeur. La cime forme un plateau et présente un cratère demi-circulaire ouvert au sud-est, et sur lequel des courants de lave, formant une zone pierreuse, ont coulé jusqu'à la mer. La vue dont on jouit du sommet est vraiment ravissante : on aperçoit tout le port de Waitemata, et au loin le golfe Hauraki avec ses îles et ses caps, et la mer animée par des voiles de toutes formes et de toutes tailles. Derrière la montagne est paisiblement assis un grand village maori appartenant à une tribu qui a émigré de la baie des Iles, et qui depuis des années paye volontairement à l'État une livre sterling par arpent pour tirer du sol fertile le maïs, le froment, les pommes de terre et les légumes destinés au marché voisin d'Auckland. Grâce à leur activité, ces braves gens sont arrivés à un certain bien-être. Sur le rivage on voyait leurs embarcations, parmi lesquelles plusieurs canots de guerre décorés à l'avant et à l'arrière de riches sculptures; il s'y trouvait aussi plusieurs bateaux baleiniers.

La soirée nous trouva assis dans nos tentes et devisant entre nous. Le murmure de la mer nous berçait doucement, comme pour nous inviter au sommeil; mais bien que nous fussions pourvus de couvertures de laine, nous étions loin d'avoir toutes nos aises. Un vent violent s'était élevé, et notre tente vacillait à droite et à gauche; un moment elle parut sur le point de se renverser. Combien il nous eût été facile de nous rendre en une heure à Auckland, dont nous apercevions les lumières, et de revenir ici le lendemain matin pour continuer nos excursions! Mais notre ami nous avait conviés à sa villégiature et nous étions obligés d'en savourer toutes les joies.

III

L'isthme d'Auckland. — Volcans. — Indigènes.

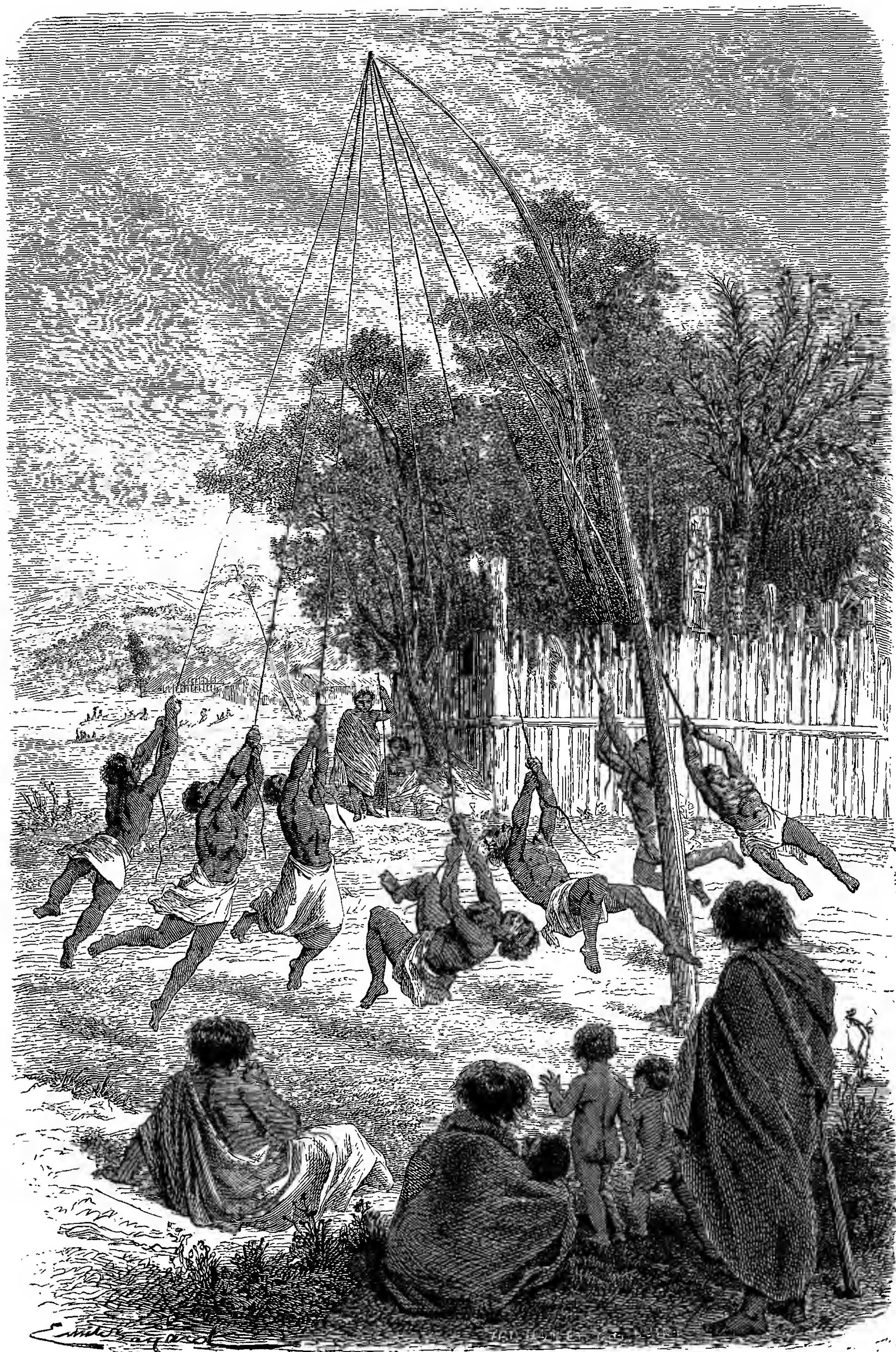
L'isthme d'Auckland est une des contrées les plus volcaniques de la terre. Il doit sa physionomie particulière



Ma'utaera, chef zélandais des environs d'Auckland. — Dessin de Émile Bayard d'après M. F. de Hochstetter.

à un grand nombre de cônes éteints, ayant des cratères plus ou moins bien conservés, des courants de lave qui forment de vastes champs pierreux étendus à leurs pieds, ou des cratères de tuf qui entourent circulairement comme un mur artificiel les cônes d'éruption formés de cendres et de scories. Ces cônes sont répandus irrégulièrement sur l'isthme et sur les rivages voisins des ports de Waitemata et de Maunukau. La puissance volcanique paraît s'être frayé un nouveau passage presque à chaque éruption; elle s'est ainsi éparpillée en un grand nombre de petites issues, tandis que si elle s'était maintenue dans le même canal, elle aurait peut-être formé un grand cône.

Les premières éruptions ont été probablement *sous-marines*, dans une baie peu profonde, marécageuse et peu agitée par le vent. Elles se composaient de masses



Balançoire des guerriers néo-zélandais. — Dessin de Émile Bayard d'après sir Georges Grey.

ignées, de détritus de lave, de scories et de cendres volcaniques. Elles se sont produites, sans aucun doute, dans un grand nombre de secousses, se suivant rapidement l'une l'autre, car, tout ce que l'on voit clairement, c'est que ces masses éruptives se sont déposées par couches étagées l'une sur l'autre, tout autour du point d'éruption, et qu'elles ont formé de faibles collines, s'élevant avec une surface unie, et ayant toutes un cratère plus ou moins arrondi au milieu. On nomme tuf volcanique la masse hétérogène de ces premières éruptions, et l'on désigne ces collines sous le nom de cônes de tuf, tant qu'elles ne renferment pas de bassins arrondis; dans ce dernier cas, on les appelle cratères de tuf.

De nombreux spécimens de ces deux formes volcaniques existent sur l'isthme d'Auckland. Tantôt ces cratères sont très-profonds et remplis d'eau, comme le lac d'eau douce de Pupaki, qui a une profondeur de vingt-huit brasses, tantôt ils sont unis et secs, ou couverts seulement de marais et de tourbières. Quand ils en sont fort rapprochés, la mer s'est habituellement frayé un passage sur un des côtés, en brisant la ligne de circonvallation, et elle accomplit dans le cratère son mouvement de flux et de reflux. Dans le cas où plusieurs de ces cônes sont groupés ensemble, comme à Onchunga ou dans les environs d'Otahuhu, il est souvent difficile de distinguer les cratères isolés, car un espace où confluent plusieurs cônes prend facilement la forme d'un seul cratère.

Le rôle que, à raison de leur sol extrêmement fertile, ces cônes de tuf jouent dans le voisinage d'Auckland est très-remarquable. Presque sur chacun d'eux se trouve la maison ou la métairie d'un cultivateur. Le coup d'œil pratique des colons les a engagés à se fixer le long de ces cratères au sol fertile. On y voit des prairies et des champs de trèfles de la plus belle verdure, tandis que le sol stérile des roches primitives ne produit que des buissons de fougère et de manuka. Les environs d'Onchunga et d'Otahuhu doivent à ces cônes de tuf leur fertilité remarquable.

En même temps que l'action volcanique par laquelle les cônes de tuf ont été formés, une élévation lente et successive de l'isthme entier paraît avoir eu lieu, en sorte que les éruptions postérieures se sont produites au-dessus de la mer. Dans cette seconde période, l'action volcanique est parvenue jusqu'à l'éruption de masses de scories incandescentes, de laves liquéfiées par le feu, et qui, en se condensant, ont pris la forme caractéristique de poires ou de citrons, et sont retombées à terre comme des bombes volcaniques; et plus tard enfin cette action a produit des courants de lave qui se sont répandus au loin en fleuve incandescent. Alors les volcans d'Auckland étaient des montagnes vomissant du feu, dans le sens littéral du mot; alors se sont formés leurs cônes de scories s'élevant à pic, et aux endroits où des jets de lave fréquemment répétés s'épanchaient du même cratère, se sont élevés aussi des cônes de lave comme le Rangitoto.

Les cônes de scories, bien qu'ils ne soient pas propres à la culture, n'en ont pas moins d'importance au point de vue pratique; ils procurent une excellente matière pour macadamiser les routes, et c'est à ce macadam de scories que l'ithsme d'Auckland est redevable de ses belles voies.

Un système volcanique complet se compose donc de trois parties : d'un cône de tuf s'élevant en plateau et formant comme la base et le piédestal de tout l'ensemble; d'un cône de lave plus escarpé qui est la masse principale de la montagne, et enfin d'un cône de cendres et de scories qui, avec le cratère, forme le pic du volcan, comme on le voit sur la gravure de la page 277.

Aujourd'hui, grâce aux embellissements que les colons européens ont répandus sur les terres volcaniques, converties en véritables jardins, ces montagnes rappellent moins des phénomènes géologiques depuis longtemps évanouis que l'histoire d'une population digne d'intérêt à tant de titres. Les sommets de ces cônes présentent des points de vue ravissants, d'où le regard embrasse l'ithsme tout entier d'une mer à l'autre, et je ne puis me défendre de considérer un moment encore le tableau qui se présente à mon souvenir.

Presque toutes les traces de l'état inculte primitif ont disparu sur l'ithsme. L'ancienne végétation a fait place en grande partie à la culture de plantes européennes, et les mauvaises herbes qui les accompagnent toujours, se mêlent aux restes de la flore indigène. Entre les ports de Waitemata et de Manukau, de belles routes coupent le sol dans toutes les directions. Des maisons de campagne et des métairies sont répandues entre les villes d'Auckland et d'Onchunga, des murs noirs de basalte et de vertes haies d'ulex séparent entre elles les propriétés, et l'on voit se déployer des prairies, des jardins et des champs, partout où la nature du terrain l'a rendu possible. Les bestiaux paissent dans les campagnes, les omnibus circulent sur les routes; ici la famille d'un fermier s'avance dans un char à bancs, là passent au galop de rapides coursiers, des amazones et des cavaliers; tout présente l'image d'une vie heureuse et pleine d'animation comme dans les contrées bénies du ciel de notre patrie.

Les lacs de forme ronde enfermés dans les anciens cratères étincellent comme des miroirs encadrés dans le sol; la mer pénètre dans la terre par des baies et des bras innombrables, comme si le sol et l'eau n'avaient pas encore trouvé des limites déterminées. Au nord, le Rangitoto s'élève majestueusement au milieu du Waitemata, et en face de lui, le cône de scories du rivage septentrional. Des navires à voiles entrent et sortent par la passe, et des canots joutent entre eux dans le port. Du côté opposé, où derrière trois grands pics aigus, la côte occidentale s'ouvre pour donner accès à l'Océan dans le vaste bassin du port de Manukau, on voit monter la longue colonne de fumée du bateau à vapeur qui portera nos lettres et nos souhaits à nos amis d'Europe. A la vue de toutes ces choses, comment croire que l'on est dans la Nouvelle-Zélande?

C'est seulement à l'horizon, vers l'ouest et le sud, sur

de hautes chaînes de montagnes où s'étendent des ombres épaisses que l'on retrouve les forêts inaccessibles; mais la fumée qui s'élève prouve que là aussi il y a déjà des hommes ; ce sont les premiers colons qui frayent le chemin aux races à venir. Au milieu de la forêt on voit une petite maison de bois, pauvre abri d'une famille qui a franchi sur l'Océan bien des milliers de milles, pour se fonder une nouvelle patrie aux antipodes de l'ancienne. Le père est dans la forêt, un tronc après un autre tombe sous les coups de son bras vigoureux; la la mère prépare le repas du soir au foyer qui petille joyeusement; devant la porte jouent des enfants, au milieu des chiens et des poules. C'est une rude existence que celle de ces pauvres pionniers ; ils mènent une vie pleine de fatigues et de privations ; ils n'ont près d'eux ni médecins, ni églises, ni amis avec lesquels ils puissent s'entretenir de l'ancienne patrie. Mais aussi loin que leur vue peut s'étendre, tout autour d'eux leur appartient, et d'année en année, leur sort s'améliore; la récolte succède à la récolte, et à la place de la cabane s'élève une gracieuse villa, entourée de jardins et de champs ; sur les prairies paissent de gras troupeaux; dans le voisinage s'établissent des amis, et de jolies routes conduisent de ferme en ferme au milieu des haies et des bois. Sur le chemin se dressent une église, une auberge, et bientôt s'ouvre la première boutique ; où tout à l'heure il n'y avait qu'une cabane, il y a maintenant une localité, on ne peut pas l'appeler village, ville encore moins, mais c'est un fragment de bourg. Ce sont des citadins avec les besoins, les modes de la ville, qui l'habitent; ils ont une poste et des gazettes, des chevaux et des voitures, et leur existence est aussi large que, dans leur ancienne patrie, celle des comtes et des barons. Ainsi, sur le soir de la vie, les laborieux pionniers jouissent pleinement des douceurs de l'existence; leurs enfants s'établissent dans la forêt, le père et la mère leur ont donné l'exemple, et une nouvelle race puissante prend sans relâche possession du pays où autrefois des hommes d'une autre couleur, des sauvages suivaient aussi les mœurs et les usages de leurs pères.

Combien différent est le sort de ces indigènes? Ils avaient aussi émigré d'îles lointaines pour jouir dans un nouveau pays d'une meilleure existence. Ils ont peut-être aussi trouvé dans ces lieux, pendant une longue suite de générations, ce qu'ils espéraient. Mais leur temps est passé, et leur genre de vie disparaît au souffle de la civilisation moderne.

L'ithsme d'Auckland était autrefois la résidence d'une puissante tribu de Maoris, le théâtre d'occupations pacifiques, la forteresse et l'arène d'une nation barbare, et pourtant bien douée, mais aussi le théâtre des luttes sanglantes de cannibales dans lesquelles cette race a disparu de la terre. Les Ngatitvatuas, qui habitaient ici, comptaient, il y a peu de générations, de vingt à trente mille âmes, et ces cônes éteints jouaient alors le rôle de forteresses, comme les châteaux forts du moyen âge allemand. Avec leur situation dominante, et leurs vues étendues, ces lieux étaient parfaitement appropriés à cette destination, et ils servaient de repaires à des chefs oppresseurs et violents

Les sommets portaient des *pahs* retranchés; c'est-à-dire les places d'armes, villages fortifiés des chefs, et à la base des collines s'étendaient les demeures des serfs avec les champs qu'ils devaient cultiver. On voit encore aujourd'hui les ruines de ces habitations au pied des hauteurs.

Les revers des montagnes sont, en quelque sorte, tatoués, comme les visages des anciens guerriers qui ont survécu au cannibalisme. Ils sont terrassés, c'est-à-dire qu'autour des pentes sont superposés des étages de dix à quinze pieds de haut, que l'on aperçoit à une grande distance. Sur ces terrasses, on élevait un double rang de palissades, et l'on creusait des fossés profonds, recouverts de branches de roseaux et de fougères, comme les piéges à loup, pour y faire tomber les assaillants. On s'étonne à bon droit de l'habileté avec laquelle les Maoris construisaient leurs fortifications, et les travaux gigantesques qu'ils exécutaient avec les instruments les plus élémentaires et les plus défectueux, avec des pelles de bois, des marteaux, des ciseaux et des haches de pierre, et des couteaux en coquillage. Derrière ces palissades et ces fossés, sur le sommet de la montagne, habitait le chef avec sa famille et les nobles de la tribu.

Là, pendant que les vieillards accroupis en cercle sous leurs manteaux de phormium s'entretenaient de leurs exploits ou des légendes de leurs aïeux, la jeunesse du clan se livrait à de nombreux jeux et passe-temps. Les jeunes filles répétaient en chœur des chants apportés par leurs pères de la terre d'Havaï-ki, leur première patrie; les enfants faisaient flotter dans les airs des cerfs-volants formés de légers roseaux, et pendant que des adolescents plongeaient dans les flots du haut d'un cap élevé en chantant quelque refrain mythologique, d'autres plus vigoureux, ayant déjà *marché sur le sentier de la guerre*, se livraient à un délassement encore plus dangereux, en se balançant, soutenus par la seule force du poignet, à l'extrémité de cordages attachés au sommet d'un grand mât ordinairement planté sur quelque précipice.

Aujourd'hui chants et jeux ont cessé; les fortifications sont rasées et les huttes sont détruites, les palissades ont disparu sans retour, le donjon maori est en ruines, et de même que le cratère semble être la cicatrice du combat de la terre embrasée, les terrasses avec leurs fossés profonds, sont les cicatrices qui rappellent les combats sanglants des peuplades indigènes.

D'une race autrefois si nombreuse et si puissante, il reste à peine quelques familles qui habitent un petit village sur la baie d'Orakei, à l'est d'Auckland. Les grottes de lave des Trois-Rois, du mont Smart et du mont Wellington sont remplies des ossements des infortunés qui ont trouvé la mort dans les attaques meurtrières que le terrible Hongi, à la tête des guerriers du nord de l'île, a dirigées contre les tribus de la rivière Tamise. Sur le mont Hobson, j'ai trouvé encore dans

une pauvre hutte et à moitié sous terre, une vieille femme maori devenu folle, bannie d'après la coutume superstitieuse des siens, pour mourir solitaire en ces lieux où ont succombé tant de milliers d'êtres de sa race.

IV

Les forêts de Kauris.

Le pilote du Manukau, le capitaine Wing m'avait offert, pour parcourir le bassin du port, son excellent canot, construit à l'instar de baleinières; il voulait lui-même nous servir de guide, et plusieurs amis avaient consenti à m'accompagner. Nous nous embarquâmes à la jetée d'Onchunga, le 18 janvier. Cinq indigènes tenaient les rames, le capitaine Wing était au gouvernail, nous longeâmes la côte nord, nous descendîmes dans une petite baie, sur la presqu'île de Puponga, et nous nous étendîmes pour dîner à l'ombre d'un magnifique *polutukaua* (*metrosideros tomentosa*), dont le tronc mesurait vingt-quatre pieds de circonférence. Dans l'arrière-plan de la baie s'élevaient des massifs de rochers aigus, d'un aspect fort remarquable. Ce sont d'énormes blocs de pierres volcaniques très-variées, tantôt en trachyte, tantôt en basalte, anguleux et de toutes couleurs, rouges, verts, bruns et noirs; ils forment le commencement de ces masses puissantes de détritus volcaniques qui, dans une épaisseur de plus de mille pieds composent toute la chaîne de Titirangi, et depuis la côte nord du port de Manukau jusqu'au port de Kaipara forment l'escarpement de la côte occidentale.

Le soir nous établîmes notre tente dans la baie Huia, sur le sable sec du rivage. La nuit fut sans sommeil, car le soir, attirés par la lumière, des nuées de moustiques pénétrèrent jusqu'à nous, et nous firent cruellement souffrir. Nous saluâmes le jour avec joie, l'air frais du matin, l'eau pure d'une source, et une tasse de bon café nous rendirent des forces, et nous continuâmes notre chemin pour visiter les établissements situés dans le fond de la baie.

Je fus émerveillé du caractère romantique qu'avait en ce moment le paysage; une nature sauvage et abrupte, avec d'épaisses forêts, des pics aigus, des pans de rocs escarpés, des ravins ténébreux traversés par des ruisseaux et des rivières où coule l'eau la plus limpide. De hardis colons ont choisi cette contrée pittoresque pour y établir des scieries, exploitant les forêts qui produisent en abondance le gigantesque pin Kauri (*dammara australis*), dont le bois est excellent; les ruisseaux et les rivières portent aux usines leur force hydraulique, et servent en même temps au flottage du bois.

C'est avec raison que l'on nomme le sapin Kauri le roi des forêts de la Nouvelle-Zélande. Ce qu'était pour l'Asie Mineure le renommé cèdre du Liban qui fournissait autrefois la membrure des vaisseaux phéniciens et la charpente du temple de Salomon, ce qu'est aujourd'hui pour la Californie le gigantesque *sequoïa mammouth*, le pin Kauri l'est pour la Nouvelle-Zélande.

Depuis l'origine de la colonisation, les forêts de Kauris sont une source de richesse pour les émigrants européens. Elles fournissent les espars et les mâts les meilleurs, un excellent bois de construction; et la résine du Kauri est un article de commerce très-recherché. Parmi les produits indigènes de la Nouvelle-Zélande, il n'en est point dont l'exportation soit plus considérable.

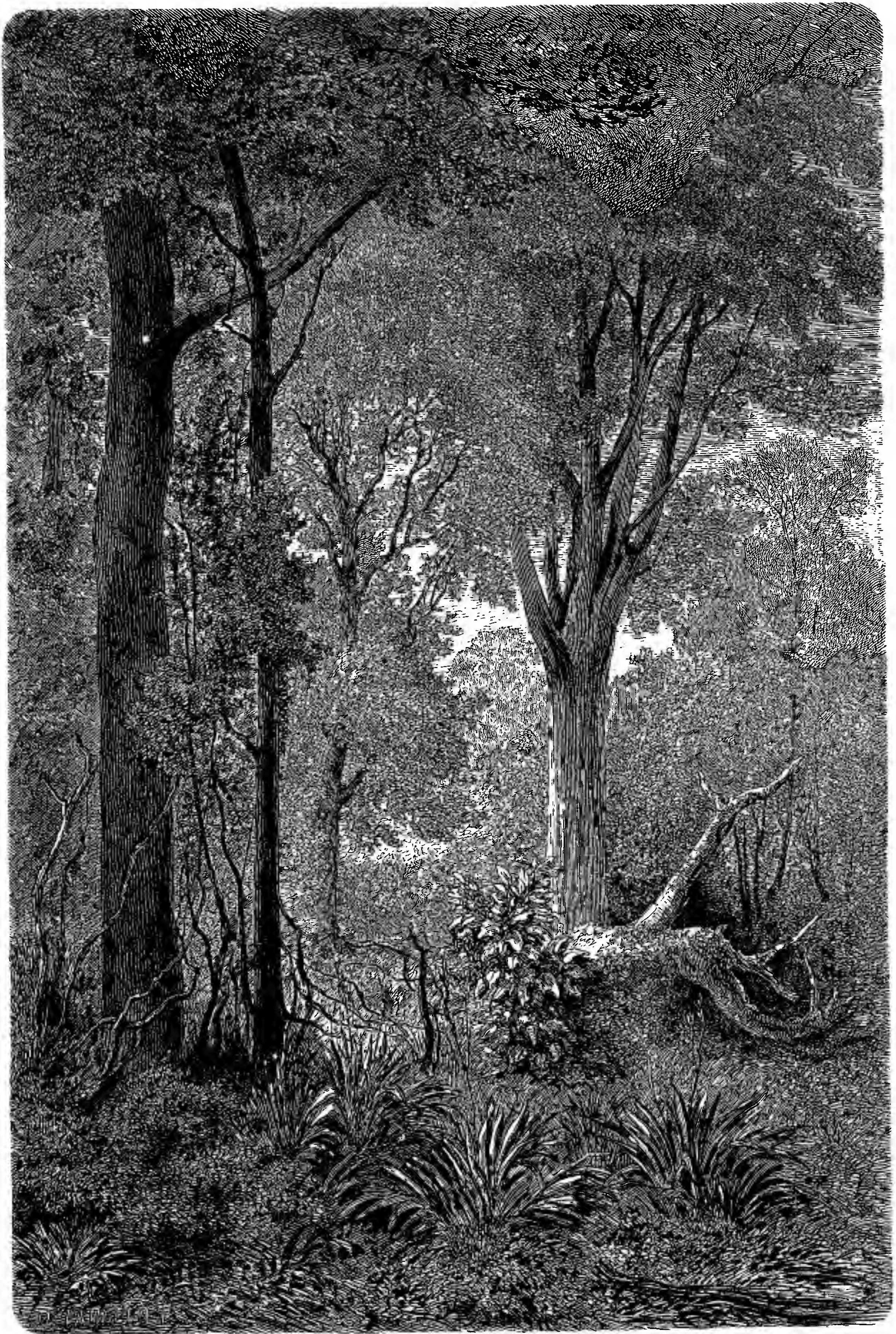
Deux conditions principales paraissent être indispensables à la vie de l'arbre : l'air humide de la mer et un terrain argileux et sec. Elles se trouvent parfaitement réunies sur la petite péninsule septentrionale.

Le Kauri ne croît pas isolé; et pousse par groupes et à des endroits protégés du vent. Ces groupes donnent à la forêt sa physionomie caractéristique. Quand d'une colline ou d'une montagne on aperçoit une forêt, on reconnaît à leur teinte d'un vert foncé, les groupes de Kauris. Leurs couronnes dominent au loin les autres arbres et forment des ombres épaisses sur les pentes des montagnes et dans les vallées. Çà et là se détachent sur ce fond le vert tendre des fougères arborescentes, qui poussent avec vigueur aux endroits où jaillissent les sources.

Ces groupes de Kauris ont une étendue très-variable; souvent ils occupent plusieurs milles carrés, souvent ils ne se composent que de trente à quarante arbres qui, se trouvant ainsi en société, et se protégeant les uns les autres, réussissent admirablement. Mais si l'on abat la forêt, et si on ne laisse debout que quelques arbres, ils ne tardent pas à mourir. Vainement les colons ont cherché dans les larges espaces qu'ils conquièrent sur la forêt pour l'agriculture et l'élève des bestiaux, à conserver quelques beaux arbres pour la décoration du paysage et l'ornement de leurs fermes, le fils de la forêt humide et ombreuse languit aussitôt qu'il est exposé au vent et au soleil, et les tentatives que l'art a faites jusqu'à présent pour le planter et le cultiver, n'ont pas réussi davantage.

Cette particularité du pin Kauri de ne croître qu'en groupes et en société fait aussi que les arbres d'un même groupe ou d'une partie de forêt sont habituellement du même âge. Il y a donc des bouquets de sapins de deux cents, quatre cents et cinq cents années, et l'impression grandiose que produit une forêt Kauri tient essentiellement à ce qu'elle est formée comme d'un seul jet, qu'une colonne végétale s'élève à côté d'une autre de même épaisseur et de même hauteur, ainsi que les portiques d'un palais. Dans ces massifs, le Kauri ne souffre à côté de lui aucun autre grand arbre; peu d'arbustes même croissent sous son ombrage.

Les jeunes sapins ont un aspect tout différent de celui des anciens; ils ressemblent davantage à nos sapins rouges; dans la vieillesse, ils rappellent le sapin blanc. Les sujets de soixante à cent ans portent une couronne en cône aigu; le tronc s'élance perpendiculairement de la racine au sommet. En avançant en âge, les branches latérales se fortifient et produisent, par des bifurcations multipliées, une couronne en forme de tente. Mais le tronc, parfaitement cylindrique, dresse sous le dôme de verdure sa majestueuse colonne, dont les belles proportions ne sont pas altérées, comme dans les autres



Forêt de Kauris. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

arbres, par les branches latérales ou les plantes parasites. L'œil peut suivre sans obstacle les lignes pures du tronc depuis le bas jusqu'en haut, à l'endroit où les branches vigoureuses forment, en s'entrelaçant, une épaisse voûte d'un vert sombre, à travers laquelle la lumière du soleil rayonne comme des étoiles d'or dans le demi-jour de la forêt. Dans les troncs de quatre pieds de diamètre l'écorce a un pouce et demi d'épaisseur, et elle se détache comme celle de nos pins. L'époque de la floraison arrive en décembre; les cônes sont relativement très-petits; leurs dimensions n'atteignent même pas celles de nos sapins, et ils se séparent facilement quand ils sont secs. A l'époque de leur maturité, à la fin de février, les forêts de Kauris sont visitées par un grand nombre d'oiseaux qui mangent les graines.

Les arbres les plus âgés et les plus gros atteignent un diamètre de cinq mètres et une circonférence de quinze; ils ont une hauteur de trente-trois mètres jusqu'aux branches les plus inférieures, et de cinquante à soixante jusqu'à la cime. Ces arbres peuvent vivre sept à huit siècles. J'ai cité leur résine comme un article de commerce déjà fort recherché. Quand elle exsude de l'arbre, elle est d'un blanc laiteux tirant sur l'opale; avec le temps, elle se solidifie, devient plus ou moins transparente, et prend habituellement une belle teinte jaune d'ambre. Les branches et les rameaux des sapins étincellent des blanches gouttes de résine, mais c'est surtout dans la partie inférieure du tronc, au col de la racine que l'on en recueille les quantités les plus considérables. Aussi est-ce dans les couches supérieures du terrain où s'étendaient autrefois des forêts de Kauri, qu'on trouve la résine en grande abondance. Il n'est pas rare d'en rencontrer des morceaux qui pèsent plus de cent livres.

L'exploitation de ces arbres a changé, sur beaucoup de points, l'aspect du pays. Dans les baies et dans les criques écartées, qui n'étaient jadis visitées que par les canots du sauvage, circulent aujourd'hui des embarcations de toutes sortes. De grandes scieries, construites d'après les meilleurs procédés, s'élèvent sur les bords de ces baies et de ces criques. Dans les sombres forêts, dans les ravins, sur la montagne et dans la vallée où régnait jadis un silence de mort, on entend crier la scie et résonner la hache. Des hommes dont les nerfs et les muscles ont reçu une trempe vigoureuse dans les forêts de la Californie et du Canada, des Écossais et des Irlandais, et çà et là aussi un pauvre Allemand, poursuivi par les rigueurs du sort, tels sont les combattants qui se mesurent avec le géant de la forêt. Le soir, on voit s'élever joyeusement au-dessus de leur foyer des colonnes de fumée, et mainte histoire terrible se raconte, quand, à l'heure du repos, la pipe est allumée et que le verre de gin passe de main en main.

V

Voyage au Waïkato.

Mon voyage dans l'intérieur de l'île du nord n'est, si on le considère par rapport à la longueur du chemin parcouru (environ 700 milles anglais ou 140 milles allemands), qu'une courte excursion; et cependant, quand je fus heureusement revenu à Auckland, il me semblait que le voyage était incomparablement plus grand, et qu'il l'emportait même en difficultés sur celui que j'avais accompli dans les cinq parties du monde, en traversant 28 000 milles marins : la différence dépend uniquement de la manière et des conditions dans lesquelles le voyage s'exécute.

Dans les pays européens, où des chemins de fer, des bateaux à vapeur et d'excellents hôtels sont à la disposition du voyageur, où des guides l'informent de tout, où détours et sentiers conduisent partout, et où l'on se procure tout avec de l'argent, chacun peut, d'après ses ressources et le but qu'il se propose, voyager comme il lui convient; mais dans la Nouvelle-Zélande, il n'est question de rien de tout cela : les routes sur lesquelles on peut circuler conduisent, jusqu'à présent, à quelques milles seulement des villes situées près de la côte; de plus, il ne faut pas songer à se servir du cheval, au moins pour les longs voyages. Dans beaucoup de contrées, non-seulement on manquerait du fourrage nécessaire, mais les difficultés du terrain sont telles, que loin de lui être utile, l'animal serait plutôt un embarras pour le voyageur. Presque tous les jours, il faut traverser de rapides ruisseaux, des montagnes, des rivières aux bords escarpés, des fondrières et des marais. Les petits sentiers des indigènes conduisent rarement dans les vallées, et presque toujours sur les sommets des montagnes. Quand ils traversent les interminables forêts qui couvrent encore l'intérieur du pays, ils sont tellement étroits qu'un homme a de la peine à s'y frayer un passage. Un œil habitué aux chemins des forêts et des montagnes d'Europe peut à peine reconnaître ces sentiers maoris; cheval et cavalier y courraient le danger continuel de tomber dans les trous profonds que laissent entre elles les racines des arbres, et d'être étouffés dans les anneaux de la liane qui porte le nom de *supple-jacks*. Il ne reste donc d'autre moyen que de voyager à pied, et il faut une vigueur inépuisable, une santé à toute épreuve, pour résister aux fatigues inséparables de longues excursions à travers des contrées sauvages, par des chemins mal frayés, au milieu de forêts humides, de marécages et des eaux glacées des montagnes. Tout ce dont le voyageur a besoin, il doit le porter avec lui, et, par cela même, se borner au nécessaire. Il se peut bien que, çà et là, chez un colon isolé ou sous le toit hospitalier du missionnaire, il jouisse en passant du comfort et des superfluités de la vie civilisée, mais, en général, il faut qu'il y renonce et mette son plaisir à vivre à l'air libre, avec le ciel pour tente et la terre pour table, à revenir enfin aux mœurs primitives et aux simples besoins de l'homme de la nature. Mais c'est en cela même que se trouvent l'originalité et le charme indescriptible d'un voyage dans la Nouvelle-Zélande.

Les indigènes, du reste, sont les meilleurs compagnons de voyage que l'on puisse rencontrer. J'avais engagé comme porteurs, pour toute la durée de nos

excursions, douze jeunes et vigoureux Maoris, à raison de deux schellings et demi par jour et par personne.

Quant à la sécurité, je ne connais pas de pays sauvage où l'on coure moins de dangers; les voleurs et les brigands y sont aussi peu connus que les bêtes féroces et les serpents venimeux; et comme la nature, qui n'a ici produit aucune plante vénéneuse, aucun animal dangereux, se montre bienfaisante dans toutes ses créations, l'indigène est aussi toujours bienveillant, quand la guerre ni la vengeance ne déchaînent pas ses passions sauvages.

Les seuls fléaux à redouter sont les moustiques et les mouches de sable; les premiers, que les naturels nomment *Waeroa*, ne sont autre chose que nos cousins (*culex*) qui fourmillent dans les forêts, mais qui évitent les côtes de la mer et les landes arides des fougères. Dans les mois d'été, de décembre à février, on ne peut s'en préserver ni jour ni nuit, mais en mars, ils deviennent plus rares, et disparaissent complétement en hiver. Les *mouches de sable*, au contraire, *ngamu* des indigènes, se trouvent en plus grand nombre sur les côtes de la mer, mais on en voit aussi dans l'intérieur du pays, sur les rives sablonneuses des fleuves et dans les landes. Juste au moment où l'on est délivré des moustiques, vient le tour des mouches de sable, dont la piqûre est plus sensible, mais ne cause aucun gonflement. Comme ces insectes disparaissent avec les derniers rayons du soleil, la nuit au moins serait tranquille, si on n'avait pas alors à recevoir la visite de nouveaux hôtes fort peu agréables; ce sont les rats que l'on rencontre même dans les lieux complétement inhabités, et qui se rassemblent en foule autour du campement. On s'habitue bientôt à les sentir courir sur son corps et sur sa tête, mais il faut avoir grand soin de suspendre à des bâtons les provisions de bouche, pour les mettre à l'abri de leur voracité.

Si dans ces îles la nature est peu libérale pour l'alimentation, par contre elle offre pour le bien-être du voyageur deux choses que l'on apprend à apprécier à un haut degré, quand après une excursion dans la Nouvelle-Zélande, on voyage dans un autre pays qui en est dépourvu. C'est d'abord la fougère, *pteris esculenta*, qui est répandue partout, et qui sert de couche pour le repos de la nuit. Préparée convenablement, elle est aussi élastique et aussi douce que le meilleur lit de plumes. Ensuite vient le lin du pays, le *phormium tenax*, qui peut remplacer dans tous leurs usages les ficelles, les cordes et les courroies. Quand il faut lier chaque jour une douzaine de paquets, cette plante, que l'on a toujours sous la main, est d'un avantage inappréciable. Enfin, la douceur du climat et l'abondance de l'eau et du bois dans tout le pays, facilitent singulièrement le voyage. On n'a à souffrir ni du chaud ni du froid; et les fièvres de marécages y sont complétement inconnues.

Je ne perdrai jamais le souvenir de ces moments où, après la fatigue et le travail du jour, nous nous reposions sur le bord d'une forêt, près d'une source au doux murmure; réunis autour d'un feu clair et petillant, les indigènes commençaient leurs chants du soir; puis tout devenait paisible jusqu'au point du jour, où les oiseaux de la forêt, le *Kokorimoko* et le *Tui*, faisaient entendre leurs chansons matinales. Quand je me retrace ces scènes, nos traversées sur les canots des indigènes, nos haltes dans les pahs, et nos excursions au milieu des sombres forêts, inconnues dans notre hémisphère, j'éprouve un profond sentiment de joie, tant les jouissances que nous donne la nature l'emportent sur toutes celles de la vie civilisée.

Nous nous mîmes en route le 7 mars en suivant la *Great south road* et nous arrivâmes le lendemain au village maori de Mangatawhiri, sur le fleuve Waikato, que nous devions remonter au moyen d'un canot. Pour atteindre ce beau cours d'eau, on monte d'abord sur un plateau boisé qui le sépare du havre Manukau du Waikato. Près de petits ruisseaux qui traversent ce plateau, on rencontre les dernières métairies, puis, on pénètre de plus en plus dans la nature sauvage. Des dernières hauteurs qui précèdent Mangatawhiri, on a un coup d'œil ravissant sur le Waikato. La route avait été tout récemment percée, et les arbres qui venaient d'être abattus étaient encore couchés en travers sur le chemin; nous sourîmes de bon cœur de la saillie d'un bûcheron qui avait charbonné sur un tronc gigantesque barrant tout le passage : « vingt-deux milles de Londres. »

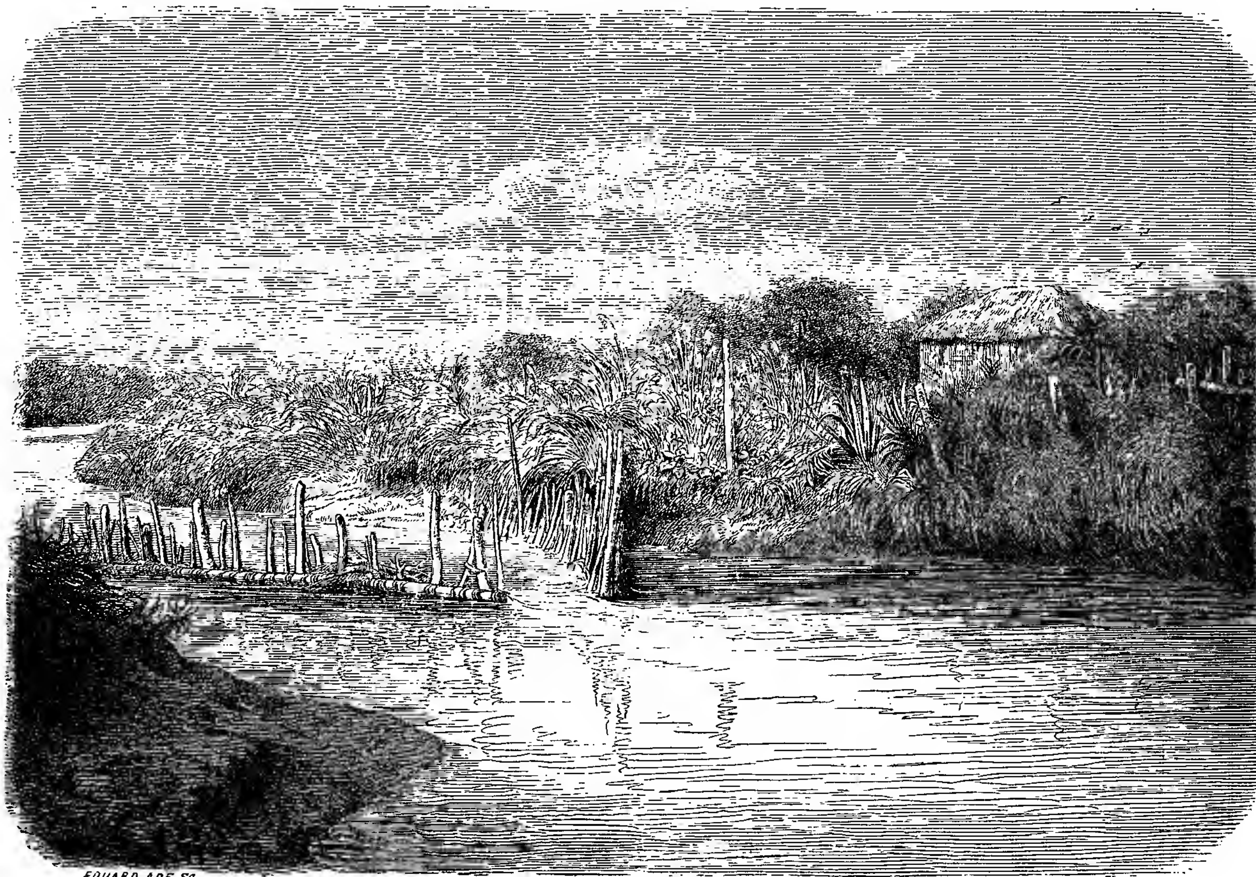
Le village de Mangatawhiri se compose d'environ vingt huttes avec une centaine d'habitants qui jouissent d'une certaine aisance. A l'aide d'un Anglais, ils ont même fait construire, sur un petit ruisseau coulant près du village, un joli moulin qui n'a pas coûté moins de quatre cents livres sterling. Le sol volcanique des environs est extrêmement fertile, et il ne manque ici ni de chevaux, ni de bestiaux, ni de porcs. Aussi ne nous attendions-nous pas à l'horrible malpropreté qui règne dans les huttes maories; plusieurs étaient vides, nous voulûmes en choisir une pour y passer la nuit, mais elles étaient pleines de vermine. Enfin nous nous résolûmes à en occuper une, après l'avoir fait nettoyer avec soin. Toutefois, ce que nous eûmes à souffrir pendant la nuit, malgré le nettoyage de l'étable d'Augias, je le passerai sous silence. Ce fut pour moi une bonne leçon pour ne jamais préférer à l'avenir une hutte maorie à ma tente.

Pour fêter notre présence, les femmes et les jeunes filles s'étaient parées de leur mieux, et avaient mis leurs plus belles toilettes. Dans le nombre, quelques-unes étaient très-jolies de taille et de visage. Mais il règne parmi cette population féminine une coutume fort singulière : les petits cochons de lait sont près d'elles en grande faveur; elles les choient et les caressent en les serrant sur leur sein avec autant de tendresse que nos dames en ont pour leurs petits chiens favoris. Je ne m'attendais guère à retrouver aux antipodes une manie de nos aïeules du quinzième siècle.

A peu de distance du village maori se trouve la petite localité européenne d'Havelock qui, jusqu'à présent, ne comprend que deux maisons. Les indigènes considè-

rent cet établissement comme la limite méridionale extrême où les Pakehas ont le droit de s'avancer : « Jusqu'ici et pas plus loin, » disent-ils. Ils mettent une obstination invincible à empêcher le prolongement de la *Great south road*, et pendant l'insurrection de Taranaki en 1861, William Thomson, le chef des tribus Waikato déclara que, si le gouvernement faisait avancer ses troupes au delà de Mangatawhiri, ou s'il continuait la construction de la route sous la protection de la force armée, ce serait là un cas de guerre qui entraînerait l'ouverture des hostilités L'importance attachée à la possession de cette place s'explique par le développement qu'elle pourra acquérir quand le Waikato sera ouvert au commerce européen.

Le 9 *mars*, au point du jour, le ruisseau de Mangatawhiri nous offrit un bain rafraîchissant, mais nous ne nous mîmes en route qu'à neuf heures. Le canot avait été creusé récemment dans le tronc d'un sapin kahikatea; long de soixante pieds anglais, large de quatre, profond de trois, il était assez grand pour recevoir toute notre troupe (vingt-quatre personnes) avec nos nombreux bagages. Quand on l'eut nettoyé et qu'on eut étendu dans



Confluent du Rangiriri et du Waikato.

le fond une couche de fougère fraîche, les Maoris s'assirent à l'avant, chacun pourvu de sa rame, et dans le milieu les cinq Pakehas ou Européens. Quatre femmes indigènes, avec deux enfants, se pressaient derrière nous; elles allaient au-devant de leurs maris qu'elles espéraient rencontrer sur le Waikato.

L'impression que produit la vue de ce fleuve majestueux est grandiose; je ne puis le comparer qu'au Rhin et au Danube; il est incontestablement le principal fleuve de l'île septentrionale, il l'emporte sur tous les autres autant par la longueur de son cours que par le volume de ses eaux. La pierre ponce que le courant entraîne continuellement et entasse sur les rives et à l'embouchure, annonce qu'il a sa source dans le voisinage de l'important groupe volcanique du centre de l'île. Ses sources se trouvent dans le cœur du pays, ses eaux baignent les champs les plus favorisés et les plus beaux, peuplés par les tribus indigènes les plus nombreuses et les plus puissantes, auxquelles il a donné son nom. C'est bien la grande artère de l'île du nord, et il ne manque absolument à ce grand fleuve qu'une embouchure libre et accessible.

Traduit par E. Jouveau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)